

Marc Lenot

Flusser était-il féministe ?

Flusser. Féminisme. Deux mots qu'on n'associe pas spontanément, ni d'un point de vue biographique, ni sur le plan intellectuel.

Edith & Vilém

Peut-être, d'abord, parce que le ménage Flusser semble avoir été un couple très traditionnel ; aujourd'hui, on dirait "patriarcal". Edith Flusser vivait dans l'ombre et au service de son mari, par lui et pour lui. Elle était assistante, chauffeur, documentaliste, cuisinière, lectrice, et même pourvoyeuse de rubans pour machines à écrire (qui devinrent difficiles à trouver après 1985 ...). Elle a rempli le rôle typique de la conjointe de l'homme de génie, qu'on retrouve si souvent dans l'histoire tant littéraire que musicale ou artistique, et dont les exemples sont innombrables. On peut dire, comme les biographes de Flusser, Gustavo Bernardo et Rainer Guldin, que : « De plusieurs manières, l'œuvre de Vilém Flusser est impensable sans Edith Flusser¹ ». C'est encore plus vrai quand on considère la manière dont elle a archivé, traduit et diffusé l'œuvre de son mari après 1991. De ce que l'on sait, elle ne s'est jamais plainte de ce rôle subalterne, et a au contraire rempli ces tâches par choix et avec dévouement. Dans son interview avec Alena Wagnerová au début des années 1990², Edith Flusser ne souhaita guère parler d'elle-même. Elle se définit comme auditrice et étudiante de son mari ; elle dit avoir suivi l'exemple de sa mère, femme très intelligente mais sans profession. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais eu de problème avec le fait d'être réduite au rôle d'épouse, car elle et Vilém vivaient l'un pour l'autre, que son mari, contrairement aux hommes allemands, n'avait aucune présomption de supériorité par rapport aux femmes, qu'il la respectait et respectait toutes les femmes, et qu'elle n'a jamais souffert de cette situation. Toutefois, ajouta-t-elle, Vilém lui reprochait de n'être pas assez ambitieuse : l'ambition lui faisait peur.

Edith Flusser semblait accepter sans la questionner cette répartition traditionnelle fort peu féministe des rôles dans le couple, elle se contentait d'être une influenceuse dans l'ombre. Elle était la première lectrice et critique des textes de son mari, au point que, confia-t-elle aux deux biographes de Flusser, elle en vint à avoir peur d'exprimer son opinion : « tout ce que je disais, il le considérait juste, [si je critiquais] un article, il le récrivait aussitôt. Alors, j'avais très peur

¹ Gustavo Bernardo & Rainer Guldin, *O homem sem chão*, São Paulo, Annablume, 2017, p. 309, ma traduction.

² Citée par Bernardo & Guldin, *op. cit.*, p. 313-315, ma traduction.

d'interférer, de donner mon opinion.³ » Leur ami brésilien José Bueno, voyant Edith s'occuper de tout, maison, budget, enfants, amis, réunions afin que Vilém puisse penser et écrire sans être dérangé, jugea que Edith s'était « volontairement obscurcie », pour laisser son mari briller⁴. Et, en effet, elle resta dans l'ombre.

D'autres s'en étonnèrent. L'écrivain et traducteur suisse Felix Philipp Ingold (1942), qui échangea beaucoup avec Flusser⁵, fut un de ceux qui considéraient cette relation comme problématique⁶: « Vilém ne semble avoir aucun scrupule à exiger de son épouse l'exécution de tâches subalternes. Elle s'occupe de tout afin que lui puisse se consacrer à l'écriture quotidiennement pendant un grand nombre d'heures. Elle l'écoute patiemment quand il lui lit ses nouveaux textes, elle organise tous ses voyages et toutes ses conférences ; depuis plus de 20 ans, c'est elle qui conduit et l'emmène partout en Europe, tout en s'occupant des rapports avec les éditeurs, de cuisiner pour lui et ses invités, et de résoudre tous les problèmes domestiques. » Si eux deux trouvent cela normal, Ingold ajouta : « je ne peux pas critiquer son machisme car lui et elle sont complices, sans questionnement et sans frustration ; on dirait qu'elle n'entend même pas ses expressions machistes. » Ingold dit aussi que Vilém traitait les femmes avec dédain, les dépréciait : ce qu'infirmement de nombreux autres témoignages mettant plutôt l'accent sur son charme et sa séduction, et sa relation intellectuelle avec quelques autres femmes comme Mira Schendel, Dora Ferreira da Silva et Elisabeth Rohmer-Moles. Ingold rapporta que Flusser compara une fois son travail d'écriture à un agriculteur labourant son champ, à un homme labourant une femme pendant un rapport sexuel. L'écrivain et philosophe Hervé Fischer, interviewé par Rainer Guldin, surenchérit : « Sa femme Édith était toute fragile à ses côtés. Elle me paraissait être sa servante toute dévouée. Il était très macho lui-même, mais il adorait manifestement Édith.⁷ »

Ni Ingold ni Fischer n'ont certainement jamais fait part à Flusser de leur opinion sur son machisme. Quand l'artiste et poétesse française Jeanne Gatard (1937) le fit de manière bien moins explicite, ce fut une des raisons de la brouille de Flusser avec elle et son mari, l'artiste et écrivain français Alexandre Bonnier (1932-1992). Le couple Gatard – Bonnier, qui travaillait à l'institut de l'Environnement, une école expérimentale inspirée du Bauhaus, avait rencontré Flusser dès 1972 dans le cadre de la préparation de la Biennale de São Paulo (à laquelle Bonnier participa), et l'avait invité à plusieurs reprises à donner des conférences à l'Institut⁸. Jeanne Gatard aida Flusser à se

³ Bernardo & Guldin, *op. cit.*, p. 106, ma traduction.

⁴ Cité par Bernardo & Guldin, *op. cit.*, p. 106-107, ma traduction.

⁵ Voir une partie de leur correspondance, éditée par Daniel Irrgang, dans *Flusser Studies* n°20, décembre 2015, <https://www.flusserstudies.net/node/541>, et les dossiers COR 96 & COR 97 dans l'Archive Flusser.

⁶ Cité par Bernardo & Guldin, *op. cit.*, p. 212-213, ma traduction.

⁷ Dans « Hervé Fischer – Rainer Guldin. Une conversation (2.2.2021) », *Flusser Studies*, n°31, juillet 2021, p. 3. <https://www.flusserstudies.net/sites/www.flusserstudies.net/files/media/attachments/fischer-une-conversation.pdf>

⁸ Voir ma présentation du *Monde codifié* : <https://flusserfrance.eur-artec.com/1974-le-monde-codifie/>

faire publier dans la revue *ArTitudes international*, et Flusser écrivit plusieurs textes pour ses amis⁹. Leur correspondance occupe quatre dossiers dans l'Archive Flusser¹⁰. Les deux ménages se rencontrèrent à maintes reprises. Jeanne Gatard était une femme intelligente et sûre d'elle, et Flusser exprima ainsi ses sentiments à son égard : « Quant à la “tendresse”, je ne la trouve ni puérile, ni ridicule, mais je pense qu'il s'agit là d'une attitude existentielle qui n'est pas choisie, mais spontanée. On ne peut pas vouloir être tendre, mais je voudrais l'être envers vous. Peut-être vous le lisez entre les lignes.¹¹ » Cette rare expression de sentimentalité chez Flusser restait donc ainsi voilée, voire réprimée. Peut-être fut-ce en réponse à une lettre d'Alexandre Bonnier à Flusser un mois plus tôt dans laquelle le compagnon de Jeanne Gatard écrivait¹² : « Je vous aime beaucoup et j'ai même de l'affection pour Madame Flusser (ces choses-là ne se disent pas, tant pis !). » Le 19 octobre 1979¹³, Jeanne Gatard écrivit à Flusser une courte lettre de 15 lignes (tapée à la machine, alors que sa correspondance était d'ordinaire manuscrite) où, à deux reprises, elle mentionnait Edith : « Oui, je vous aime, mais j'aime mieux Edith, votre forte épouse, cette grande dame à la patience infinie » et « Je vous embrasse très familialement et sans aucune familiarité, et un peu plus Edith ». Dans cette même lettre (à laquelle elle avait joint une page de son texte, *La Grande Sieste*, où elle « essa[yait] de dire avec une certaine tendresse [sa] lutte contre le fascisme »), Gatard parlait aussi de la naïveté et du nombrilisme de Flusser : la réponse de Flusser fut cinglante.

Le 24 octobre 1979, dans une lettre de deux denses pages¹⁴, tout en la priant de l'excuser s'il était rude, il qualifia leur échange de « dialogue de sourds », l'accusa de « prendre parti contre la raison close et en faveur de ce [qu'elle appelle] la tendresse » ; cette « tendresse antirationnelle » est une « position “romantique”, c'est-à-dire esthétisante et antihumaniste ». Il lui dit que « c'est le silence du refus de la raison qui s'établit malgré vous dans vos textes », silence qu'il qualifia d'autisme par opposition au silence de la sagesse. Et enfin, de manière assez condescendante : « Mais je me trompe sûrement : vous rationalisez vos sentiments, vous les quantifiez : vous aimez Edith un peu plus que moi. Donc : vous doutez, vous raisonnez, et il y a l'espoir qu'on se comprenne. » Pour Flusser, la raison devait discipliner le sentiment. Jeanne Gatard, blessée par son ton et ses critiques, lui répondit le 15 novembre 1979¹⁵ : « Nous nous sommes fait mal. J'ai sans doute eu plus mal encore que je ne le dirais. [...] Cela suffit, n'en parlons plus. [...] Il faut laisser vivre les autres même si on a parfois envie de les écraser. Et puis, bien sûr, nous n'avons pas le même âge. [...]

⁹ En voir le détail dans ma présentation d'un autre essai de Flusser : <https://flusserfrance.eur-artec.com/1976-l'apparement-dalexandre-bonnier-traverses/>

¹⁰ Dans les dossiers COR 100, 101, 102 & 103.

¹¹ Lettre de Flusser à Gatard du 21 novembre 1977, dossier COR 102, p. 83 (les numéros de pages se réfèrent à l'archive en ligne https://www.arquiovilemflusersp.com.br/vilemflusser/?page_id=672).

¹² Lettre manuscrite de Bonnier à Flusser du 16 octobre 1977, dossier COR 101, p. 51.

¹³ Lettre de Gatard à Flusser du 19 octobre 1979, dossier COR 102, p. 86.

¹⁴ Lettre de Flusser à Gatard du 24 octobre 1979, dossier COR 102, p. 92 & 94.

¹⁵ Lettre manuscrite de Gatard à Flusser du 15 novembre 1979, dossier COR 102, p. 90 & 91.

Transmettez mon affection à Edith et vous, prenez ce que vous voulez. » Les relations entre eux ne furent plus jamais les mêmes et s'étiolèrent au fil des ans.

L'amour, mine de rien

La relation de Flusser avec le compagnon de Jeanne Gatard, Alexandre Bonnier, connu aussi un coup de froid cette même année 1979. Le travail artistique et littéraire de Bonnier¹⁶ évoquait constamment les deux pôles de l'extase et de la mort, avec une dimension fantasmatique transgressive qui peut rappeler Georges Bataille : si la mort, Thanatos, correspondait bien à un des sujets d'intérêt de Flusser, Éros, la sexualité, l'extase, étaient en revanche des thématiques assez éloignées de ses préoccupations¹⁷. Leur ami commun Hervé Fischer a déclaré à Rainer Guldin à ce sujet : « Et je sais que Flusser ne comprenait rien à l'art un peu maniéré d'Alexandre Bonnier. De toute façon, Flusser ne s'intéressait réellement qu'au fil de ses pensées du moment. Il était tellement centré sur lui-même et sur le personnage qu'il voulait paraître, qu'il était étanche aux idées des autres, à moins qu'il ne puisse en faire quelque chose dans son propre discours.¹⁸ » Alexandre Bonnier et l'ethnologue et poète Jean-Marie Gibbal (1938-1993) demandèrent en 1978 à une trentaine de personnes ou de couples (dont le poète Daniel Biga, l'écrivain Charles Juliet, le commissaire d'expositions Olivier Kaepelin, le conservateur et critique d'art Pierre Gaudibert, le romancier Gilbert Lascault, la poétesse égyptienne Joyce Mansour, et le philosophe franco-argentin Raphaël Pidival) ainsi qu'à Vilém Flusser, de contribuer à un recueil de textes (lettres, "tracts amoureux", paraboles, poèmes, récits) sous le titre *L'amour, mine de rien*. Dans leur appel à contributions¹⁹, Alexandre Bonnier disait haïr ceux « qui n'ont fait que parler de l'amour sans l'excès indispensable », citant parmi ceux-ci Lamartine, Aragon et Alain-Fournier, et leur opposant Madame de La Fayette, Stendhal, Jouhandeau, Balzac, Michaux, Breton, Bataille ; parmi ses sujets d'intérêt, il mentionnait « Bien sûr la liberté sexuelle. Et ailleurs la pornographie, le recensement des perversions et des vices ... », ajoutant « mais tout se passe comme si cette liberté acquise et la pornographie avouée rendaient le "sentiment amoureux" romantique et démodé. Démodé ou pire, c'est-à-dire moraliste et ridicule, lorsqu'on avoue aimer passionnément. »

Pour ce livre, Flusser écrivit le 22 avril 1979 une lettre à Alexandre Bonnier, d'un ton très différent de la plupart des autres contributions du recueil²⁰ (où elle fut la seule suivie d'un addendum

¹⁶ Voir Frédéric Valabrègue et Bernard Lattay, *Alexandre Bonnier, peintre et écrivain, 1932-1992*, Elne, Vox Éditions, 1994.

¹⁷ Sauf erreur, le seul texte de Flusser explicitement sur la sexualité concerne ... le *Vampyrotheutis infernalis* et ses trois « organes copulateurs ».

¹⁸ « Hervé Fischer – Rainer Guldin. Une conversation (2.2.2021) », *op. cit.*, p. 4.

¹⁹ Voir dossier COR 101, p. 68.

²⁰ Alexandre Bonnier et Jean-Marie Gibbal (dir.), *L'amour, mine de rien*, Paris, éditions Recherches, 1980, p.149-153.

correctif de Bonnier²¹). Alors que les autres auteurs étaient presque tous poétiques, romantiques ou érotiques, Flusser adoptait un ton assez polémique, accusant Bonnier d'avoir « craché ce thème agonique [l'amour] dans mon visage sous une forme qui me transformait en antagoniste, rôle que je n'aime pas jouer dans la tragédie de la pensée », ce qui « continue à me traverser la gorge. » Il distinguait ensuite « quatre auréoles de l'amour ». La première qu'il nommait « pornographique » incluait « des phénomènes du type « pornographie », « guide pour écrire des lettres amoureuses » et « conseils de la vie amoureuse dans les périodiques illustrés ». » La seconde qu'il appelait « psychosomatique » comprenait « des phénomènes comme le sexe, la solitude, l'angoisse, l'amitié, la confiance, l'ouverture vers autrui, en somme la dialectique entre la subjectivité et l'intersubjectivité. » Dans la troisième, celle de « l'expérience amoureuse », « se passaient des choses comme ma reconnaissance de moi-même dans la femme aimée, et ma reconnaissance de ma femme aimée dans moi-même. » Enfin la quatrième, la « zone philosophique » était la « zone de la réflexion sur l'expérience amoureuse », dont, « n'étant pas mystique », il ne parlerait pas. Une fois cette classification établie, Flusser considéra que la démarche de Bonnier ne concernait que les deux premières auréoles, et qu'elle confondait « la pornographie avec le sexe, c'est-à-dire la technique avec l'acte », alors que lui, Flusser se plaçait à la frontière entre les deux dernières zones.

Il abordait ensuite (pour la première fois, je crois) le « problème de la libération des femmes. » Il ne se limitait pas au « sens banal » de ce terme : libération pour le sexe (pilule, avortement), pour l'économie (éducation), pour la société (MLF, Mouvement de Libération des Femmes), pour la politique (vote), tout ce qui fait que « la femme est à la fois le premier et le dernier prolétariat. » Mais il soulignait surtout le sens plus significatif de cette libération : « vouloir chosifier une femme est devenu anachronique : on ne peut plus posséder une femme, la baiser, l'épouser, en somme l'aimer, sans être démodé. C'est-à-dire : on ne peut plus l'aimer, et en être jaloux, comme avant, sans être conscient qu'on est « réactionnaire ». » Il poursuivait : « Si la situation historique (et non pas ma décision existentielle) m'oblige à reconnaître la femme comme autrui (non seulement « ma » femme, mais toute femme), tous mes modèles historiques de l'amour sont invalidés. » Et encore : « je ne peux plus posséder une femme : il faut que j'apprenne à me laisser posséder par l'amour avec elle. Je ne peux plus la baiser : il faut que j'apprenne que le baiser nous baise tous les deux²². Et il faut que j'apprenne avec elle, et c'est aussi difficile pour elle que pour moi. » Il concluait : « c'est peut-être la première conjoncture historique qui permet l'amour entre homme et femme. »

²¹ Voir une présentation et le texte de Flusser : <https://flusserfrance.eur-artec.com/1980-lettre-a-mon-cher-ami-alexandre-bonnier-lamour-mine-de-rien/> . Le tapuscrit se trouve dans le dossier COR 101, p. 75, 73 & 71.

²² Flusser était sans doute conscient du double sens du mot ; et peut-être même du sens figuré aussi, même si c'est assez éloigné de son style habituel.

Après cette étrange diatribe, dans laquelle Flusser tentait d'explorer une nouvelle forme d'amour féministe, Bonnier précisa dans le livre : « Je ne vous ai jamais "craché à la gueule" le mot pornographie. Je n'aime pas la pornographie. Je vous ai simplement dit que cela existait. [Je ne l'aime pas] parce que je trouve qu'il y a un manque d'imagination. Sade n'est pas pornographe, ni Bataille, ni bien d'autres. Ce sont des philosophes. Croyez-moi, la pornographie n'est qu'une notion bourgeoise. Elle ne peut exister qu'avec les interdits et les envies des interdits. » Un an plus tard (sans que j'aie pu déterminer le contexte de cette lettre, après une rencontre dans la ville allemande de Rottweil, semble-t-il) Bonnier écrivit de nouveau à Flusser une lettre²³ sur ce sujet : « L'amour est une chose orgasmique qui prend ses racines dans le réel. [...] Il n'y a pas de Dieu dans mon sexe. Il n'y a que moi, qui suis plus fort qu'un Dieu en l'instant d'amour. C'est là toute l'histoire du péché originel et des sottises qui en découlent. Vous savez bien que la religion, les interdits et l'érotisme (qui est une conséquence de la morale) nous mènent là. J'aime parce que je suis. Je sais cependant que toute religion, et tout parti politique tentera de m'enlever mon amour. [...] Et j'en mourrai. Mais avec la certitude que les croyants mettent leur sexe dans leur cerveau et qu'ils font une confusion des genres. Moi je mets les choses où il faut. » Flusser lui répondit de manière assez brutale le 27 juin 1980²⁴ : « J'ai beaucoup rigolé en vous lisant. » Il le contra en opposant la conception que Bonnier avait de l'amour (« l'amour entre deux sexes ») et la sienne propre (« la dédication totale à une personne, une idée ou une cause »), et il ajouta « votre définition de l'amour n'est pas très intéressante. [...] Franchement, Alexandre : votre sexe m'intéresse moins que votre expérience, votre sensibilité et votre intelligence. »

Ces échanges montrent les divergences culturelles et philosophiques entre les deux hommes sur le sujet de l'amour et de la sexualité, liées à leur origine et aussi à leur âge, Flusser paraissant clairement le plus rétrograde des deux. Leur échange fut (comme parfois avec Flusser) assez violent, et cette agressivité abîma leur amitié. Mais le plaidoyer ambigu de Flusser en faveur de la libération des femmes et son discours sur l'importance de réinventer les rapports entre hommes et femmes sont particulièrement intéressants, à la fois en tant que prise de position d'un homme que son histoire, sa culture, son âge (et, nous l'avons vu, sa vie privée) ne sembleraient pas prédisposer à ce type de position, mais aussi car il postulait que, du fait de cette libération des femmes, l'amour traditionnel n'était plus possible, les modèles historiques étaient invalidés, Werther, Roméo, les troubadours, Don Juan (et aussi, s'attristait-il sans approfondir davantage, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix).

²³ Lettre manuscrite de Bonnier à Flusser, non datée, dossier COR 101, p. 66.

²⁴ Lettre de Flusser à Bonnier, 27 juin 1980, dossier COR 101, p. 76.

Lizzie Calligas

Dix ans plus tard, Flusser reprit ce thème dans un court article sur la photographe grecque Lizzie Calligas²⁵ (1943). Il écrivit cet article en 1989, deux ans avant de rencontrer l'artiste en septembre 1991 lors de la Biennale d'Ein Harod (un kibboutz sur le site des villages arabes de Qumya et Tamra) en Israël, peu avant sa mort²⁶. Dans sa série *Métamorphoses : Mon corps / Ton corps* de 1988-1991, l'artiste dessinait sur une toile le corps de son modèle nue, puis photographiait ce modèle, projetait la photographie sur la toile en la superposant au dessin, et photographiait l'image composite ainsi obtenue. Pour Calligas, cette superposition complexe d'images était la marque d'une réappropriation féministe du nu classique libéré du voyeurisme masculin, assez en ligne avec ce qu'énonça John Berger : « Les hommes regardent les femmes. Les femmes se regardent étant regardées.²⁷ » Dans le texte qu'il écrivit pour la revue *European Photography*²⁸ de son éditeur allemand Andreas Müller-Pohle (qui lui fit connaître le travail de Calligas), Flusser explicitait ainsi un des triptyques de cette série : « "Mon corps" signifie "le corps que j'ai moi-même dessiné" et "ton corps" signifie le corps du modèle tel qu'il se fixe "automatiquement" sur l'image. Grâce à une telle stratégie un corps-image synthétique apparaît, dans lequel "mon corps" et "ton corps" se chevauchent dans le dialogue de deux intentions corporelles. » Après une courte analyse sur l'expression corporelle et le dialogue entre deux esprits, Flusser développait sa pensée sur le féminisme.

Pour lui, en soumettant le corps des femmes à leur propre corps, les hommes ont criminellement réprimé les femmes, établi un monologue masculin et empêché le dialogue, rendant les hommes et les femmes étrangers les uns aux autres, même s'ils s'aiment. Il analysait ainsi l'œuvre de Calligas : « L'image ne nous dit pas : "regardez, c'est ainsi que les femmes voient leurs corps quand il n'y a pas d'hommes aux alentours". Si c'était le cas, ce serait simplement douloureux. Mais ce que l'image nous dit, c'est : "C'est ainsi que vous les hommes devez nous regarder nous les femmes si vous voulez reconnaître les femmes et être reconnus par elles". » Et il surenchérisait en reconnaissant que : « tous les producteurs d'images de femmes belles ont échoué à reconnaître l'altérité de l'esprit féminin, qu'ils ont "violé" ces femmes. [Ils] les ont forcées à s'exprimer (et à être exprimées) à travers l'esprit masculin. » Dans un des tapuscrits²⁹ de cet article, Flusser écrivait

²⁵ Voir ses sites : <https://www.lizziecalligas.com/> & <https://lizziecalligas.blogspot.com/>

²⁶ Échange de correspondance électronique entre l'auteur et Madame Elissavet Kalliga (Lizzie Calligas) entre le 14 et le 17 décembre 2023.

²⁷ John Berger, *Ways of Seeing*, Londres, Penguin Books, 1972, p. 47, ma traduction.

²⁸ Vilém Flusser, « Lizzie Calligas: Bodies », *European Photography*, n°40, octobre 1989, p. 70 (en allemand) & 71 (en anglais) ; traduction en français : Sophie Lenot. Sauf mention contraire, toutes les citations suivantes proviennent de cet article.

²⁹ Les trois tapuscrits en anglais, assez peu différents du texte final sont dans le dossier ESSAYS 5 ENGLISH, p. 76-82. L'extrait traduit ici en français par Sophie Lenot se trouve p. 82. Les deux tapuscrits en allemand n'incluent pas ce passage (ESSAYS 12 GERMAN, p. 79-82).

ces phrases qu'il a ôtées du texte final : « Donc les innombrables artistes qui ont dépeint dans le passé des corps de femme étaient *a priori* incapables d'aimer ces femmes. Parce qu'ils n'avaient pas expérimenté ce frisson d'étrangeté qui doit précéder l'amour. Ils ont violé l'esprit qui aurait pu se manifester à travers ces corps, en le forçant à se montrer mâle. »

Il poursuivait en disant que, face à cette œuvre, il comprenait qu'il faut d'abord reconsidérer l'amour, reconsidérer ce qu'un homme fait quand il aime une femme, et admettre l'altérité de l'esprit féminin avant de pouvoir espérer aimer une femme. Or, ajoutait-il, "altérité" signifie avant tout "étranger", "différent" et "laid". Mais c'est l'inverse de "l'amour", qui, quand on "tombe" dedans, « transforme spontanément tout ce qu'il touche en beauté. ». Pour Flusser, ce triptyque et la philosophie qui l'inspire sont sans amour. Il énonçait ainsi la contradiction entre féminisme et amour : « Si on commence à reconsidérer l'amour (tel que ce triptyque nous signifie que nous devons le faire), alors l'amour est fini. [...] Bien sûr, nous devons reconsidérer ce que nous avons fait aux femmes, et le mouvement de libération des femmes est complètement justifié. Mais c'est précisément le paradoxe : c'est parce qu'il est complètement justifié qu'il est sans amour. » Et il concluait que reconsidérer les femmes risque de détruire l'amour, que la justice et l'amour ne peuvent pas être réconciliés.

*

De manière plus élaborée que sa lettre à Alexandre Bonnier, ce texte, de manière quelque peu surprenante, énonçait l'attitude de Flusser face au féminisme : l'adoption d'un point de vue féministe, respectueux des femmes, est une nécessité intellectuelle et morale, mais elle va à l'encontre de nos traditions littéraires et artistiques, et nous force à redéfinir le sens du mot "amour", ou même à abandonner l'amour au profit de la justice. Ce point de vue paradoxal, et auquel peu de penseurs féministes adhèrent, était peut-être pour Flusser la façon la plus aisée de réconcilier cette nécessaire position intellectuelle et morale avec sa propre manière de vivre aux antipodes de cette philosophie féministe.